

Fiancés et belles-mères en promenade

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 15

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190994>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

gner la chair d'animaux tués de plus longue date.

Après la chasse, les faucons qui y avaient contribué étaient naturellement récompensés par de belles gorges chaudes dont les bêtes capturées faisaient les frais.

De là, l'expression « faire gorge chaude de quelqu'un » pour : s'escrimer sur lui du bec et des ongles, se le partager à belles dents, en faire une curée joyeuse.

C'est une autre paire de manches ! a également une origine historique. Sous Charles VI, les personnes de distinction gardèrent les manches étroites de la robe, mais elles adaptèrent par-dessus une autre paire de manches larges, plus luxueuses, coûtant beaucoup plus cher. Pour désigner un objet coûtant beaucoup plus qu'un autre, on prit, par suite, l'habitude de dire : « C'est une autre paire de manches ! »

Etre sur un grand pied dans le monde. On s'accorde à croire que cette expression remonte à l'époque où il était de mode de porter des souliers démesurément longs. Des ordonnances avaient été faites pour établir la dimension de ces « chaussures » en rapport avec le rang que les personnes occupaient dans le monde. Les souliers d'un prince avaient deux pieds et demi de long, ceux du baron, deux pieds ; le simple chevalier était réduit à un pied et demi, le bourgeois à un pied. Cette mode fut tellement exagérée, qu'un moment vint où il fut impossible de marcher sans attacher les pointes de ses souliers aux genoux avec une chaîne d'or ou d'argent. Le « vilain » seul était condamné aux dimensions naturelles... En était-il plus à plaindre?... Il va de soi que pour obtenir la rigidité de la chaussure en question, on était obligé de bourrer le vide avec de la paille ou du foin ; de là, une deuxième expression proverbiale : « Avoir du foin dans ses bottes, » pour dire qu'on est un homme riche.

Citons enfin un dernier exemple. Pourquoi appelle-t-on *cordons bleus* une personne très habile en l'art culinaire ? On pense généralement qu'il ne faut pas chercher ailleurs que dans l'histoire de l'Ordre royal du Saint-Esprit, qui se composait d'un ruban bleu, le titre décerné aux grandes artistes culinaires.

Au temps où l'obtention du fameux cordon était le point de mire des plus hautes ambitions, sans qu'il fût possible de faire beaucoup d'élus — puisque le nombre des titulaires était borné à cent, y compris le roi et les princes du sang — il va de soi qu'un « cordon bleu » était considéré, à tort

ou à raison, comme un personnage du plus grand mérite.

De là vint que, du haut en bas de l'échelle sociale, la qualité de « cordon bleu » fut décernée par analogie à ceux ou à celles qui se mettaient hors de pair dans leur profession.

Amitié de vache.

Nous lisons dans le *Rameau de Sapin* :

« Mes bons voisins, les frères D..., possédaient ces années passées deux belles vaches, auxquelles des circonstances exceptionnelles avaient permis de vivre constamment dans la plus étroite amitié. Nos deux héroïnes étaient sœurs jumelles, et leurs propriétaires avaient trop de cœur pour séparer ces pauvres bêtes, qui paraissaient ne vivre que l'une pour l'autre. Elles étaient donc inséparables. En hiver, nous les trouvions attachées l'une à côté de l'autre à leur crèche et, en été, elles paissaient côte à côte, toutes seules, dans un petit pâturage à proximité de l'habitation des frères D.... Or, un jour, ceux-ci remarquèrent que les deux vaches ne parvenaient pas à manger l'herbe qui poussait à vue d'œil dans le pâturage et résolurent de leur donner comme compagnon un énorme bœuf de 5 ou 6 ans.

« Une fois installé dans cet « eldorado, » l'animal trouva tout naturel de s'approcher de l'une des vaches, pour lui faire sentir la dureté de ses cornes et la puissance de ses jarrets. Mal lui en prit, car la seconde vache, voyant que sa sœur était trop faible pour soutenir la lutte, se rua sur le bœuf avec une impétuosité telle, que celui-ci ne tarda pas à apprendre, mais à ses dépens, que « l'Union fait la Force. » L'imprudent fut même tellement maltraité, qu'il dut être abattu. J. T. »

Lo père Imhof.

Clliao qu'ont vicu dâo teimps dâi z'épolettès et dâi batz et qu'ont z'âo z'u passâ l'écoula dein lè casernès N° ion et N° dou, ont bin cognu lo père Imhof, l'instruteu, adé proupro coumeint n'ougnon, que martsivè râi coumeint n'hallebarda, et que sè razâvè lè dou bets dè sa moustache, que n'iaivâi pas moïan dè la regatâ avoué lo pâodz et lo dâi po lâi féré dâi poeintès.

Eh bin, lo brâvo père Imhof, qu'avâi z'âo z'u servi ein France dein son dzouveno teimps, dein lè grenadiers, avâi dzu adon tant dè gout po lo serivo que l'étâi adé potsi âo tot fin et que n'attrapâvè jamé onna covrà.

Lâi avâi dein on outra compagni on sordâ qu'étâi quasu coumeint li et qu'étâi asse bin notâ.

Adon on dzo que lè z'officiers dâo bataillon bévessont on verro dè vermoute dévant d'allâ dinâ, et que dévezâovont dè çosse et dè cein, lo capitaino à l'autro l'âo fâ dinsè : Y'é dein ma compagni on sordâ qu'est adé tant bin astiquâ que vu bin frémâ que n'y ein a pas ion dein tot lo régiment d'asse proupro què li.

— Eh bin, ne sé pas què vo derè, se lâi repond lo capitaino à Imhof, y'ein é ion que pâo féré âo piféré avoué lo vouïtro et ye gadzo que l'est onco pe proupro.

— On bî caïon ! lâi fâ son camerâdo, â diéro volliâi-vr frémâ què na ?

— A n'on soupâ à ti lè z'officiers dâo bataillon.

— Eh bin, va que sâi de ?

Et décidaront que la demeindze, à l'inspegchon, et sein ein pipâ on mot âi dou sordâ, on lè farâ sailli dâo reing po lè vouâiti bin adràî.

Lo demeindze don, que tot lo bataillon étâi su lo front dè bandière, quand lo colonet eut passâ, on fe avançi lè dou gaillâ, don Imhof et pi l'autro.

Ma fâi n'iaivâi rein à derè : l'étiout ti dou parâi et on ne poivè pas derè lo quin étâi lo pe proupro. Mâ ein vouâteint dè prés, lo capitaino à l'autro ve que son sordâ ne s'étâi pas conteintâ dè ceri l'eimpègne dè sè solâ, mâ que l'avâi onco ceri lè semellès, et tot fiaï, et su d'avâi gagni, ye fe âi z'officiers ein l'âo montreint lè piautès dè son sordâ : Vouâiti-vâi ! Et vretablameint lè semellès reluisont coumeint sa becqua dè chacot.

Ma quand on vouâtâ lè solâ à Imhof, ye lévâ lo pi, et ti lè z'officiers désiront à son capitaino : Vo z'âi gagni !

Imhof ne s'étâi pas conteintâ dè ceri lè semellès ; mâ l'avâi onco potsi lè cliou dè sè solâ.

Fiancés et belles-mères en promenade.

— Beaucoup de jeunes gens, qui sortent en compagnie de leur fiancée et de leur future belle-mère, ne savent à laquelle des deux ils doivent offrir le bras. Le bon goût, le tact, les convenances, leur imposent l'obligation d'offrir leur bras à leur belle-mère à venir, en dépit du plaisir plus vif qu'ils auraient à choisir leur fiancée. A la rue, une future belle-mère acceptera ce bras et sa fille marchera à ses côtés. Dans un jardin, à la campagne, elle déchargera son futur gendre de ce devoir de courtoisie et permettra aux deux jeunes gens de marcher bras dessus bras dessous auprès d'elle.

Pour pénétrer dans un salon, le futur n'offrira son bras ni à l'une ni à l'autre. En entrant dans une maison particulière, on ne se donne pas le bras.

En tous lieux et en toutes circonstances où un homme soutient de son bras la marche d'une femme, ce bras est offert à la belle-mère future et non à la fiancée.

Baromètre aux oignons.

Un campagnard nous disait l'autre jour, en parlant de la température : « J'ai un moyen infallible de connaître le temps qu'il fera dans l'année. La veille de Noël, vers minuit, je prends douze oignons que j'entr'ouvre d'un coup de couteau, je les aligne sur une planche après avoir mis une pincée de sel dans chacun.

Le lendemain matin, j'examine mes oignons, représentant les douze mois de l'année, afin de constater quels sont ceux dans lesquels le sel s'est le mieux conservé ; car ceux qui pleurent par la fonte du sel représentent les mois de l'année qui seront pluvieux, humides ou froids. Les oignons qui ne pleurent pas représentent au contraire les mois de beau temps. Eh bien, des douze oignons qui m'ont servi à faire cette expérience à Noël, deux seulement sont restés secs. Nous n'aurions donc cette année que deux mois réellement beaux. »

Espérons qu'il n'en sera pas ainsi, et que les larmes versées par les oignons de notre ami sont des larmes de crocodile.

La fuite du général Boulanger n'a pas tardé à fournir un aliment à la chanson comique. Nous en donnons un échantillon par le premier couplet d'une chanson qui vient de paraître sous le titre : **Le Sire de Barbenzinc**, sur l'air du *Sire de Fisch-Ton-Kan*.

Il avait un moustache blonde,
Un bell'raie au milieu du front,
Milieu du front ;
Aussi trompeur qu'la femme et qu'l'onde,
Il souriait au moindre affront,
Au moindre affront.
Et, lorsqu'il s'en allait en guerre,
Un bel œillet rouge il avait,
Rouge il avait,
Enfilé dans sa boutonnière,
Afin d'produir son p'tit effet,
Son p'tit effet !

C'est le sir de Barbenzinc
Qui part pour Bruxelles ;
On l'verra chez chaqu' mannezinc
Avec des donzelles.
C'est le sir de Barbenzinc
Qui file à Bruxelles
Prendre d'assaut les bastringu'
Et des canons sur l'zinc !

Puis toute la Boulange
A bouclé son paquet ;
Il se peut qu'ça dérange
Laguerre et Naquet !

POURQUOI M'AIMEZ-VOUS ?

A Paris, une ouvrière en lingerie, habile et active, qui emploie au travail seize heures sur les vingt-quatre que le bon Dieu fait tinter chaque jour à l'horloge du temps, peut gagner, bon an, mal an, de six à huit cents francs.

Au prix où sont les loyers et les vivres, il y a là bien juste de quoi ne pas mourir de faim, en se logeant au-dessus du sixième étage, sous les toits, dans ces cages étroites et basses, glacières en hiver, étuves en été, qu'on nomme mansardes.

C'est dans une logette de ce genre que nous allons pénétrer. Tout indignait, dans cet intérieur, la présence de l'ordre et du travail réunis à la propreté. Un petit lit de fer, une commode en noyer, un miroir fixé au mur, complétaient l'ameublement de la mansarde. Une porte vitrée, garnie d'un rideau de mousseline, donnait accès dans une petite pièce contiguë, qui formait cabinet noir. C'est là qu'habitait depuis deux ans Amélie, une jeune et jolie ouvrière en lingerie, venue de son village à Paris, sur la foi de pompeux récits, pour y trouver fortune. Mais au lieu de la fortune, la pauvre n'avait trouvé qu'un pain souvent bien dur, acheté à force de travaux et de veilles.

Paris est pour le riche un paradis d'enchantements ; mais pour celui qui n'a que ses deux bras pour fortune, Paris est une terrible chiourme, dans laquelle le plus impitoyable des bourreaux, le besoin, ne vous laisse ni repos ni trêve.

Depuis deux ans qu'elle habitait Paris, Amélie avait conservé sinon son ignorance native, du moins sa naïveté d'autrefois. Un rayon de soleil glissé furtivement dans la chambrette, le chant d'un oiseau, le parfum d'une fleur, suffisaient à la rendre joyeuse pendant toute une semaine. Puis, un beau jour, de gaie et d'insouciance qu'elle était, l'ouvrière devint rêveuse. Elle se surprit des heures entières, l'œil errant, l'esprit inoccupé, regardant vaguement au hasard, tandis que l'aiguille inactive dormait sur l'ouvrage. Parfois, elle soupirait sans cause, elle rougissait sans savoir pourquoi, elle riait sans motif, et par instant se mettait à chanter à plein gosier. C'est que dans ce cœur de dix-neuf ans, qui s'ignorait encore, l'amour venait de se glisser sous les traits d'un beau garçon, à la démarche hardie, aux cheveux lustrés et frisés avec art, au frais visage dont la lèvre supérieure s'ombrageait d'un fin duvet brun.

Il se nommait Agénor, était commis en nouveautés et logeait sur le même palier qu'Amélie.

Quoique leurs portes fussent contiguës, ils ne s'étaient pas encore adressé la parole, lorsqu'un soir Agénor s'aperçut en rentrant qu'il lui manquait une chose indispensable pour allumer sa bougie ; des allumettes chimiques. Sans plus de

réflexion, il alla frapper à la porte la plus proche.

— Qui va là ? demanda une voix de femme.

— Un voisin dans l'embaras.

— Que désirez-vous ? reprit la même voix.

— Un peu de lumière, s'il vous plaît.

— Attendez un peu, répondit-on de l'intérieur.

Agénor attendit deux secondes ; puis la porte s'entr'ouvrit et une main mignonne lui tendit par l'ouverture une poignée d'allumettes phosphorées.

— Bien obligé, voisine, dit-il.

— Bonsoir, voisin.

Et la porte se referma.

Mais, si discrète qu'eût été la charitable donnesse d'allumettes, si prompt qu'eût été sa retraite, Agénor put entrevoir, par la porte un moment entre-baillée, le visage de la voisine. Or, la voisine lui sembla si jolie dans sa simple camisole de finette et sous son modeste bonnet de percale, qu'Agénor en rêva toute la nuit. Le lendemain, il était sur pied à cinq heures. A six heures, il rencontrait le portier, qui balayait la cour.

— Comment va, père Jérémie ? dit-il en lui frappant familièrement sur l'épaule.

— Vous êtes bien honnête, monsieur Agénor, répondit l'homme au cordon, visiblement flatté de cette politesse inusitée ; le coffre est toujours solide, Dieu merci ; et si ce n'était le brouillard du matin qui me tape sur les bronches, tout irait pour le mieux.

— Bah ! vous craignez-donc les brouillards, vous, père Jérémie ?

— Comme la peste, monsieur Agénor.

— Ah ! et si on vous offrait le petit verre de consolation pour combattre l'humidité, refuseriez-vous ?

— Jamais !

— Venez donc.

Agénor fit adroitement tomber la conversation sur la locataire du sixième ; grâce à un second petit verre offert à propos, il apprit tout ce qu'il voulait savoir : que la voisine était jeune et jolie, qu'elle se nommait Amélie ; qu'elle habitait la maison depuis deux ans ; qu'elle travaillait chez elle ; qu'elle sortait le soir à cinq heures, qu'elle rentrait à six, et que sa vie était régulière comme celle d'une pendule.

Le même jour, soit calcul, soit hasard, Agénor rencontra trois fois sur le palier la jolie voisine ; et trois fois il lui adressa un amical bonjour, auquel il lui fut répondu chaque fois par un bonjour non moins amical, sorti de la bouche la plus mignonne qu'il eût vue de sa vie.

Ces rencontres achevèrent de lui tourner la tête.

Combien de soupirs poussa-t-il ? Combien lança-t-il d'œillades incendiaires ? Fit-il miroiter devant les yeux de la jeune fille la perspective d'un prochain mariage ? Amélie, à qui son isolement pesait d'un poids bien lourd, finit par l'accueillir avec confiance, presque comme un frère, ou du moins, comme un futur époux. Et en cette qualité, elle voulut bien consentir à l'accepter comme compagnon de ses promenades du dimanche.